

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

## ABONNEMENT

UN AN - - - \$2.00  
SIX MOIS - - - 1.00  
Strictement payable d'avance.

## REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.

TEL. BELL. MAIN 999

## A L'ETRANGER :

Un an - - - Quinze francs  
Six mois - - - 7 frs  
Strictement payable d'avance.



## ...SOMMAIRE...

- Hymne à la Nuit (poésie).... MME DUVAL-THIBAUT  
L'Épreuve (poésie)..... MME DUVAL-THIBAUT  
L'éducation d'une princesse au XVIIIème  
siècle..... MADAME SAUVALLE  
Une visite à Washington..... MADAME DANDURAND  
Petit courrier littéraire..... LOUIS FRÉCHETTE  
L'hygiène dans nos églises..... A. NADEAU, M. D.  
A lire..... GILBERTE  
L'œuvre des bibliothèques... LA DIRECTION  
Le Coin de Françoise..... FRANÇOISE  
Propos d'étiquette..... LADY ÉTIQUETTE  
Pages des Enfants..... TANTE NINETTE  
Le Mal du Pays..... M. AIGUEPERSÉ  
Recettes faciles, Conseils utiles, etc., etc.

# MADAME

Pour vos petits dîners fins, et vos banquets de famille, ayez de la viande de premier choix. Vous la trouverez chez

**Hormisdas A. Giguère**

34, 36, 38, 40 Marché Bonsecours

Téléphone Bell, Main 2479, MONTREAL

**Edmond Giroux, Jr.**

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecins.

## Fleurs Fraîches!

Reçues tous les jours chez

**ED. LAFOND**

Le fleuriste des théâtres

1607 rue Sainte-Catherine

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1 49

## Montres e Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse

**N. BEAUDRY & FILS**

Bijoutiers Opticiens

212 rue St-Laurent, Montréal

Essayez le polisseur **CANDO** pour argenterie. Demandez un échantillon. TÉL. BELL MAIN 210



## DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donne la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Électricité.

**INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN**

Bell Est 1744.

162 rue St-Denis.

## Elixir Iodo-tannique Glycerophosphate 'Ganger'

TONIQUE RECONSTITUANT DU SYSTEME NERVEUX ET OSSEUX  
CONTRE:— Neurasthénie anémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc.

**Dosage.**— Chaque cuillerée à soupe contient : 0.25 centigrammes de glycérophosphate de soude, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0.15 centigrammes de Tannin.

**Mod. d'emploi.**— Adultes, une cuillerée à soupe aux repas; enfants, une à deux cuillerées à thé.  
SEUL DEPOSITAIRE **PHARMACIE GAGNIER** COIN STE-CATHERINE et ST-DENIS  
Montreal

## Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V. 27e édition. 1. vol. in-12.....	0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12.....	0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12.	0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12.....	0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12.....	0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-12, illustré.....	0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in 1-2.....	0.88

## Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - - M ontréal

**N**OUS faisons notre salut devant les lecteurs du Journal de Françoise. Nous voulons faire leur connaissance, parce que nous voulons leur commande. Toutes voudront des fleurs pour enjoliver leur maisons pour la belle saison de Pâques, et pour envoyer à leurs amies. Rien n'est plus acceptable qu'une boîte de fleurs au matin de Pâques.

Envoyez-nous vos commandes et nous vous garantissons satisfaction.

**P. McKenna & Fils**  
FLEURISTES

2614, Rue Ste-Catherine,  
Coin de la Rue Guy.

Serres et Couches chaudes. Côte des Neiges.



SPECIALISTE

## BEAUMIER

MEDECIN ET OPTICIEN  
**A L'INSTITUT D'OPTIQUE**



EXAMEN DES YEUX **CRATIS**  
1824 STE-CATHERINE

Coin Ave. Hotel-de-Ville, Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabricant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc. Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars  
Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie. Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable.

## MONTREAL MODE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

En venté dans tous les dépôts et magasins de nouveautés.

Direction et administration :  
1714 Ste-Catherine, coin St-Denis.

...MONTREAL..

Tel. Bell. Est. 2636.

Patrons sur mesures depuis 15c.

## QUERY FRERES Photographes

1854 Ste-Catherine, Montreal.

**VIGUEUR. SANTÉ. BEAUTÉ.**  
**LONGÉVITÉ. VOILA CE QUE**  
DONNE A TOUS  
LES

**DRAGEES RECONSTITUANTES**  
**LACHANCE**

LE PLUS EFFICACE DE TOUS LES RECONSTITUANTS; SE TROUVENT DANS  
TOUTES LES PHARMACIES. EXPÉDIÉES FRANCO PAR MAILLE.  
DEPOSITAIRE  
**PHCIE LACHANCE.**  
PRIX 50 CENTS. MONTREAL

## CONSOMPTION

**CAPSULES**  
**CRESOBENE**

On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (TOUX, RHUMES, LARYNGITES, ASTHME, BRONCHITES, TUBERCULOSE) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti-microbes les Capsules

**CRESOBENE** qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable valeur dont l'efficacité tient du

prodige. DEPOT. ARTHUR DECARY PH<sup>ce</sup>. 1688 Ste-Catherine. MONTREAL. et toutes pharmacies.  
50¢ le Flacon. Monsieur Decary envoie gratuitement... COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

## ABONNEMENT

UN AN - - - \$2.00  
SIX MOIS - - - 1.00  
Strictement payable d'avance.

## REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.  
TEL. BELL. MAIN 999

## A L'ETRANGER :

Un an - - - Quinze francs  
Six mois - - - 7 frs  
Strictement payable d'avance.

## Hymne a la Nuit

TRAD. DE LONGFELLOW

Vers inédits au "Journal de Françoise."

*J'entends la Nuit passer en son palais de marbre,  
Du Zéphire jouant dans les feuilles de l'arbre,  
Ses longs voiles de gaze ont le doux frôlement ;  
Ses longs voiles de gaze à la frange d'argent.*

*De sa majestueuse et serene présence  
Qui s'incline vers moi, j'ai senti la puissance  
O Nuit sublime ! ainsi qu'un être bien aimé,  
Tu sais remplir le cœur que ton souffle a calmé.*

*J'entends des chants de joie et des chants de tristesse ;  
Sons de cloches lointains, doux comme une caresse.  
Dans le sein de la nuit ces bruits s'en vont, mourants,  
Comme les derniers vers d'un barde aux cheveux blancs.*

*Mon âme solitaire et triste et fatiguée  
Du jour trop bruyant, s'est longuement abreuvée  
Aux sources d'air limpide, et si calme, et si frais,  
Qui coulent de la nuit comme un fleuve de paix.*

*Ce que d'autres humains ont souffert, ô Nuit sainte !  
Tu m'apprends à mon tour, à supporter sans plainte.  
Quand tu poses ton doigt sur le front du souci,  
Sa peine fait silence et s'endort, elle aussi.*

*O paix tant désirée ! ouvre ton immense aile !  
Et des cieux infinis où ton front se révèle,  
O nuit descends vers nous dans ta sombre beauté,  
Et verse le repos sur notre humanité !*

1894

Mme DUVAL-THIBAUT.

## L'Épreuve

Vers inédits,

*Savez-vous ce qui jait l'âme forte et vaillante ?  
C'est l'épreuve endurée en silence et sans pleurs.  
C'est le combat ; c'est l'heure et douce et triomphante  
Où le Bien vainc le Mal et ses appels trompeurs.*

Avril, 1892

Mme DUVAL-THIBAUT.

# L'ÉDUCATION D'UNE PRINCESSE

## AU XVIIIÈME SIÈCLE

(Suite)

La chambre de communauté était entièrement tapissée des portraits des abbesses de l'Abbaye-aux-Bois, peintes en pied, les cadres portaient l'écusson de leurs armes ; il s'y réunissait toujours une cinquantaine de personnes qui travaillaient à toutes sorte d'ouvrages. Souvent pour distraire tout ce monde, mademoiselle de Talleyrand jouait du clavecin et Hélène pinçait de la harpe, elles improvisaient ainsi des concerts qui étaient fort applaudis.

Ici, Hélène pousse un enfin de satisfaction, elle vient d'être nommée à la bibliothèque et elle va l'annoncer toute joyeuse à madame Sainte-Delphine, la sœur de Madame de Rochechouart qui était attachée à ce service. Madame de Sainte-Delphine, comme madame de Rochechouart, avait été contrainte dès sa jeunesse à entrer au couvent sans aucune vocation et dès son entrée, elle avait cherché à s'arranger une vie assez commode, aussi ne la voit-on jamais se presser, très indifférente aux choses du couvent, elle ne prend d'intérêt qu'à la réunion du soir chez sa sœur. Souvent il lui arrive de se coucher après les matines et de ne pas penser à se lever—Alors Hélène, entre sur la pointe des pieds et lui dit : "Madame, il est huit heures et demie" "Ah ! mon Dieu, ce n'est pas possible est-il si tard ?"—Mais elle n'en prend pas moins son temps. Quelquefois après avoir fait sa tournée du matin, madame de Rochechouart entre dans sa cellule. "Ma sœur, c'est honteux pour une religieuse d'être encore au lit".—Là-dessus, madame Sainte-Delphine de répondre : "Je n'ai pas fait vœu de ne pas dormir tout mon saoul" !

Hélène était toujours très liée avec mademoiselle de Choiseul, elles

sortaient souvent ensemble et une grande intimité les unissait. Un soir que mademoiselle de Choiseul était entrée au couvent toute joyeuse après une sortie dans sa famille, elle prit Hélène à part et lui dit qu'elle avait un grand secret à lui confier. Elle lui dit alors qu'elle allait bientôt se marier avec le fils de M. Choiseul La Baume, que son fiancé avait dix-sept ans, qu'il était très gentil et qu'elle s'appellerait duchesse de Choiseul Stainville, que sa famille viendrait le lendemain en faire part à madame de Rochechouart et à madame l'abbesse, et "c'est toi que j'ai choisie pour m'accompagner dans mes visites pour annoncer mon mariage à toutes mes compagnes," dit mademoiselle de Choiseul. Hélène en sauta de joie, c'était un événement pour elle et elle se prépara à escorter gravement son amie, le lendemain dans l'après-midi.

Dans la matinée M. le duc et la duchesse de Choiseul, madame de Grammont, M. de Stainville vinrent au parloir de madame l'abbesse où vint aussi madame de Rochechouart—Il fut décidé que le contrat serait signé le lundi suivant, que le mardi, mademoiselle de Choiseul recevrait les présents, que le mercredi, elle partirait pour Chanteloup où se ferait le mariage, et que deux jours après eile serait ramenée à l'Abbaye-aux-Bois, car elle n'avait que quatorze ans, Après le départ de la famille, Hélène alla dans toute la maison avec mademoiselle de Choiseul faire part du mariage de son amie.

Le grand jour arriva, : avant de partir, mademoiselle de Choiseul donna à Hélène un souvenir en or et en cheveux, un sac de bonbons et un éventail, et elle donna quarante sacs et quarante éventails aux pensionnaires.

Son absence dura quinze jours beaucoup plus qu'il n'avait été convenu, comme on voit. Elle revenait enchantée des fêtes qu'on avait données pour elle, de son mari qu'elle aimait à la folie et qu'elle avait trouvé très gai et très drôle ; on ne les avait pas laissés seuls ensemble, mais il avait trouvé moyen cependant de lui dire bien des choses, qu'elle se faisait scrupule de répéter à Hélène.—Sa belle-mère seule lui déplaisait, elle n'avait pas passé un jour sans la gronder.—La vie tranquille du couvent reprit bientôt son cours pour elle comme pour ses compagnes et la jeune madame de Choiseul fut nommée à l'apothicairerie avec Hélène—Là elles étaient six pensionnaires, Hélène donne encore des portraits très ressemblants, ajoute-t-elle.

Madame la duchesse de Choiseul, quinze ans, mariée, jolie, aimable, gaie, spirituelle, mais moqueuse, emportée, violente.

Mademoiselle Hélène Massalska (moi-même), quatorze ans, jolie, de l'esprit, de la grâce, de la tournure, une jolie taille, tête comme la mule du pape et incapable de maîtriser son premier mouvement.

Mademoiselle de Damas, jolie, remplie de grâce, mais plus de jargon que d'esprit, seize ans.

Mademoiselle de Montsaugé, les plus beaux yeux du monde, douce, de l'esprit, quinze ans.

Mademoiselle de Conflans, assez jolie, beaucoup d'esprit et de trait, quinze ans. Sa sœur mademoiselle de Vaudreuil, pas jolie, voulant imiter sa sœur, mais n'ayant pas tant d'esprit qu'elle.

—Un matin, Hélène apprit que madame de Rochechouart n'avait pu se lever, qu'elle avait un gros accès de fièvre—elle en fut chagrine toute la journée et le soir sœur Léonard qui servait madame de Rochechouart vint dire qu'il n'y aurait

pas d'appel ; les élèves furent dans la consternation et allèrent se coucher tristement. Le lendemain madame de Rochechouart était plus mal, on la transportait à l'infirmierie ; la duchesse de Mortemart vint dans l'après-midi avec les deux grands médecins Bouvard et Lorry et trouvèrent la malade avec le délire.—Hélène devint triste, toutes les heures, elle allait trouver madame l'abbesse pour avoir des nouvelles, mais la fièvre et le délire ne quittaient pas la malade. Après onze jours de fièvre continue, les médecins déclarèrent qu'elle n'en reviendrait pas ; en effet dans la nuit du douzième jour, elle fit relever ses oreillers et saisissant le bras de sa sœur : "Ah ! quelle douleur ! dit-elle, je vais mourir !" et elle expira.

Cette mort jeta la stupeur dans le couvent, madame de Rochechouart était rarement malade et on s'attendait si peu à cette fin si subite. Hélène en fut très affectée, elle comprit quelle perte elle faisait en perdant cette femme si grande de distinction, de qualités si rares et qui avait pour elle une si profonde affection. Aussi à partir de cette époque s'ennuie-t-elle au couvent et fait-elle tout pour le quitter.

En sortant chez les duchesses de Mortemart et de Choiseul, elle avait été souvent remarquée par des mères soigneuses de l'établissement de leurs fils. On savait qu'Hélène était une riche héritière qu'elle avait un grand nom et qu'elle était belle, tout cela lui attira beaucoup d'admirateurs et deux prétendants se déclarèrent à la fois.—Le premier était le duc d'Elbœuf, prince de Vaudemont, second fils de la comtesse de Brionne, née Rohan-Rochefort et du Comte Charles-Louis de Lorraine, grand écuyer de France.—Le second était le prince Frédéric de Salm. Le prince avait une jolie figure, de l'aisance dans les manières, de la gaieté et de la souplesse dans l'esprit, mais il avait une conduite déplorable, ce qu'Hélène ignorait ; elle ne voulait pas entendre parler du duc d'Elbœuf, et donnait toutes ses préférences au prince de Salm ;

aussi la famille du duc se mit-elle en campagne auprès de l'évêque de Wilna, l'oncle de la jeune fille, pour la faire changer d'idée ; mais elle ne voulait rien écouter, on se rappelle que dans son portrait elle avait écrit : "têtue comme la mule du pape."—Il fallut lui faire connaître toute la conduite du prince Salm, encore ne fut-elle pas convaincue ; sur ces entrefaites un troisième prétendant se présenta, c'était le prince Charles de Ligne, fils de ce prince de Ligne qui occupait une si belle position à Versailles, à Vienne, à Bruxelles, situation conquise par ses brillantes qualités personnelles ; madame de Staël et tous les mémoires contemporains s'unissent dans un concert de louanges à l'adresse du galant prince de Ligne.—On fit comprendre à Hélène que le prince ayant un goût passionné pour la cour de France, il ne lui faudrait pas de grands efforts pour le faire s'y fixer. (Hélène ne voulait pas entendre parler de quitter la France). Enfin après avoir opposé un refus formel à l'alliance du prince de Ligne, elle se laissa ébranler, et demanda seulement à réfléchir et à attendre l'arrivée de son oncle, qui était retourné en Pologne, pour prendre un parti.

Après bien des pourparlers et sur les conseils de son oncle, Hélène se décida.—Il fut alors convenu que l'évêque conduirait à l'Abbaye-aux-Bois, la princesse de Ligne et son fils, Au jour fixé, Hélène descendit au parloir dans son habit de pensionnaire, accompagnée de madame Sainte-Delphine, elle affecta de baisser modestement les yeux, mais quand elle revint vers ses compagnes, elle dit : "Il est blond, sa taille est élancée, il a grand air, mais il est trop sérieux et a je ne sais quoi d'Allemand".

Comme Hélène n'avait pas de famille, on décida, à la grande joie des pensionnaires, que le mariage serait célébré dans la chapelle de l'Abbaye-aux-Bois. — Le prince évêque donnait à sa nièce un trousseau de cent mille écus ; la corbeille offerte par les Ligne sortait de chez Léonard, les dentelles commandées

à Bruxelles et à Malines étaient des chefs-d'œuvre. Les bijoux offerts en outre des diamants de famille et des fameuses girandoles, furent choisis par Hélène chez Barrière et chez Drey. Elle offrit un bijou à chacune de ses compagnes, et le prince évêque offrit un magnifique goûter avec glacés à toutes les pensionnaires réunies ; les petites bleues reçurent en plus chacune un sac de bonbons.

Le contrat fut signé à Versailles par Leurs Majestés et la famille royale le 25 juillet 1779 et le mariage eut lieu à l'Abbaye-aux-Bois, le 29.—Hélène, nous n'en doutons pas, était adorablement jolie dans sa toilette de mariée, elle fut conduite à l'autel par son oncle et la marquise Wiclopolska, qui lui servait de mère. Les duchesses de Choiseul, de Mortemart, de Châtillon, de la Vallière assistaient à la cérémonie.—Après avoir reçu les félicitations de tout ce monde, Hélène monta dans son appartement pour changer de toilette, après quoi elle se dirigea vers le chœur où reposait madame de Rochechouart, elle resta longtemps agenouillée sur cette tombe en sanglotant et lorsqu'elle entra au parloir, elle était un peu pâle et le bord de ses paupières était encore humide de larmes.— Mais une chaise de poste attelée de six chevaux fringants, attendait à la porte, Hélène fit de rapides adieux et entraînée par son jeune mari, elle monta légèrement dans la voiture qui partit au triple galop.

Nous laisserons Hélène à son bonheur de jeune mariée, bonheur qui hélas ! ne devait pas durer longtemps ; je dirai seulement que la gentille Hélène si heureuse, si choyée, si insouciant au couvent de l'Abbaye-aux-Bois, eut une vie très tourmentée, qu'elle crut bien faire en demandant le divorce, qu'elle ne l'obtint qu'après de longues formalités et le jour même de la mort de son mari, ce qui devenait absolument inutile, pour épouser un homme indigne d'elle, et qu'elle ne connut pas plus le bonheur dans ce second mariage avec le comte Potoki qu'elle ne l'avait connu dans sa première union.

Madame SAUVALLE.

## UNE VISITE A WASHINGTON 2

Une fonction familiale bien plus encore que le plaisir d'assister à l'inauguration du Président des Etats-Unis, je l'avoue, nous ramenait il y a quelque temps à la capitale du pays voisin.

La minorité de notre maison, étant déjà à Washington, y avait attiré—la majorité et l'ensemble—particularité qui ajoutait pour nous un charme tout officieux à l'attrait austère et officiel de l'inauguration.

Washington est censée être l'un des Paradis terrestres de la République Unie — Le climat y participe des avantages heureusement mitigés du Nord et du Sud.

Pendant une grande partie de l'année, il y fait une température modérée, et le plus souvent délicieuse — Son poste intermédiaire entre deux positions climatiques opposées, sa proximité de la mer lui valent en outre, l'accès facile des trésors propres à ses voisins disparates — et vous comprenez déjà, ce que cela suppose de joies disponibles pour les citoyens de latitudes différentes et même — de couleurs contrastantes.

Washington cependant, par un excès de modestie intempestif, s'était revêtue, le jour de notre arrivée, d'un uniforme qui, pour nous, n'avait pas le charme de la nouveauté.

En ce jour de mars, où tout d'habitude bourgeoise et reverdit, la neige de chez nous avait devancé notre venue ; et il me semblait que les branches des arbres affublés de leur perruque postiche nous faisaient des pieds-de-nez au passage — à nous, pauvres hyperboréens, assoiffés — si l'on peut dire — de verdure et de pavés nus. Le lendemain, il n'y paraissait cependant presque plus, et notre automobile roulait avec pétulance sur d'immenses longueurs d'asphalte, me fit complète-

ment oublier les charmes rustiques de nos rudes traîneaux.

Je ne sais au moyen de quels prodiges, l'ami, qui organisait notre voyage, peut à une heure tardive, c'est-à-dire rien qu'une semaine à l'avance — nous trouver un logement spacieux et confortable dans un hôtel de cette capitale envahie par 2 à 3 cent mille étrangers. L'hôtel que nous habitons est l'un de ces immenses caravansérails modernes où l'esprit, audacieux à la fois et pratique de nos voisins, a su mettre au service du peuple toutes les recherches d'ameublement, de décors, de table, et de confort.

Par un procédé coutumier de l'esprit démocratique américain, le luxe des cours antiques y est banalisé, et, — sans façon — offert à tous — chaque soir, — dans ces salles de Palais populaires, rutilants d'ors et de cristaux irradiés. Aux sons des musiques dérobées, des foules parées et opulentes font des soupers fins dans les salles, et, circulent sous les feux des lustres, toute la nuit. C'est un spectacle de vie intense, amusant un moment, mais dont on sent bientôt la satiété.

Le mouvement à l'extérieur n'était pas moins animé. Partout, sur le mille d'étendue qui sépare le Capitole de la Maison Blanche, des estrades s'élevaient, des drapeaux, des guirlandes et des fils de lumières étaient disposés dans le gai soleil ; et, ce spectacle de carnaval printanier avait en plus, pour nous, un charme d'étrangeté.

Les sénateurs canadiens — quoique venus à Washington en simples visiteurs, furent pris très en sérieux et reçurent un accueil empressé de leurs confrères américains. Le Sénat leur octroya le droit de siéger au milieu de son assemblée, — que la civilité populaire de nos voisins n'a pas encore songé à désigner,

comme au Canada, sous le vocable de "Vieillards malfaisants".

A la cérémonie d'inauguration, effectivement, le chef patriarcal de Sir McKenzie-Bowell avec celui, un peu moins auguste du président du Sénat Canadien, ornaient l'hémicycle en compagnie des politiques américains célèbres entourant le Président.

Cette cérémonie qui réunit tout le corps diplomatique, le parlement, la famille présidentielle et... les plus artistiques chapeaux féminins de la République, dans l'enceinte du Sénat, ne consiste que dans l'assermentation du Vice-Président et des Sénateurs nouvellement élus.

Le Président lui-même n'y est que spectateur.

Sitôt la courte harangue du Vice-Président et sa prestation du serment accomplie, le Sénat fut évacué. — Tout le monde se transporta sur l'estrade, ou aux alentours, pour voir, sur une immense place publique, sous le grand ciel lumineux, aux yeux de la Nation, M. Roosevelt prêter le serment d'office et lui entendre faire la promesse solennelle et mémorable qui l'engage comme Elu du peuple.

Ce peuple lui-même est là, tout près, sans que des rangs redoublés de distinctions sociales s'interposent entre l'Elu et les Electeurs. Le spectacle, dans sa simplicité spartiate, impressionne par sa réelle grandeur.

L'armée de cet immense pays, sous la livrée infiniment variée de ses régiments, escorte le Président chez lui et continue de défiler — défiler sans fin jusqu'au soir — emplissant la ville d'un bruit d'armes et de fanfares.

En évidence, parmi ceux que le parti présidentiel regarda passer de l'estrade, étaient les nombreux confédérés — Porto Ricains et Philippins.

Le Président goguenard dit à un sénateur "anti-impérialiste" de son entourage :

— Tiens, voilà les "esclaves" Comme ils semblent, tout de même, joyeusement porter leur joug !

Les derniers soldats, à la chute du jour étaient à peine rentrés, que, des fenêtres de notre hôtel, nous apercevions l'élan des premières fusées du feu d'artifice, tiré au pied de l'altière colonne de Washington. Et cette sorte d'apothéose me semble figurer l'orgueil surhumain du fondateur de la République, devant l'épanouissement formidable de son œuvre.

Telle est, dans sa simplicité grandiose, la fête d'un grand peuple publicain.

Celle-ci se termina par un bal monstre donné dans une salle, aux dimensions correspondant à l'assistance d'à peu près 15 milles personnes. Les décorations de la salle gigantesque, toute revêtue de verdure où mille points de feu concourraient à l'éclat des fleurs, durent faire un vide immense dans quelque forêt du Sud qui paya ainsi son tribut à la fête nationale.

Le spectacle de ces réjouissances — expression de la liesse d'un peuple de 80 millions — constitua, pour ainsi dire, la partie noble de notre voyage. Une bonne part d'agrément nous restait dans les joyeuses excursions en automobiles, la visite des monuments intéressants et nos relations avec quelques familles de Washington.

Tout d'abord — à tout seigneur, tout honneur — notre parti fut reçu en audience privée, par M. Roosevelt. Humblement pénétrés de notre caractère tout officieux, nous avons, je l'avoue, pour aborder ce haut dignitaire, notre air de tous les jours. Il fallut cependant à l'improviste, revêtir un aspect des plus solennels en face de la formalité d'Etat avec laquelle nous fûmes accueillis. On tenait à nous traiter en Envoyés du Canada — Coûte que coûte, il fallut bien mettre notre ton et notre tenue à la hauteur de la situation.

Le Président de la République et le Président du Sénat Canadien, échangèrent donc en notre présence, leurs petites harangues, marquées au coin du cachet officiel légèrement atténué, cependant, par le fait de l'exiguité de notre "Corps diplomatique" et aussi par le caractère mixte qu'y imprimaient les figures féminines, dont deux surtout semblaient profanement juvéniles et souriantes.

M. Roosevelt, d'un air convaincu et d'un ton chaleureux d'abord nous fit à chacun un compliment spécial. Il pria l'ambassadeur Canadien improvisé de transmettre au Parlement de son pays, l'expression de sa haute appréciation de notre présence à son inauguration. Il dit qu'il s'intéressait beaucoup aux choses du Canada et désirait des relations aussi amicales que possibles avec ses voisins du Nord — Le développement marqué de notre pays, ajoutait-il, attirait l'attention de tous.

Le représentant du Canada répondit qu'il n'était pas le seul à réclamer, mais qu'il était de ceux qui se plaignaient que les Etats-Unis avaient monopolisé toutes les pages de l'histoire américaine durant le 19ème siècle. M. Laurier avait déclaré, dit-il, durant la récente campagne électorale, qu'il entendait bien à son tour réclamer quelques pages du 20ème siècle pour y inscrire en grandes lettres, le nom du Canada — Le Président acquiesça d'un geste généreux mais non sans faire une petite réserve. "Il faudra cependant nous laisser quelque chose, dit-il. Il nous reste encore quelque peu à faire."

Dans le cours de la conversation qui suivit, l'un de nous insistant sur l'une des particularités de notre pays, M. Roosevelt protesta qu'il ne l'ignorait pas, ajoutant qu'il était prêt à subir un examen sur l'histoire et la géographie du Canada et témoignant de sa parfaite connaissance du Nord-Ouest ; notamment du parcours du futur transcontinental.

L'entrevue, en un mot, fut hautement politique et je crois vraiment

que nous arrivâmes à la fin à sortir du Cabinet présidentiel avec une véritable démarche de plénipotentiaires accrédités. Il ne fallut rien moins qu'une invitation à déjeuner sans façon, à la Maison Blanche, le lendemain par téléphone, pour nous ramener à nos proportions normales.

L'un des plus agréables incidents de notre séjour à Washington fut un "lunch" à l'ambassade de France. Nous connaissions M. et Madame Jusserand, qui, depuis longtemps déjà, sont des bienfaiteurs de notre œuvre des Livres Gratuits — Ils nous accueillirent, ainsi que nos compagnons avec cette grâce d'hospitalité qui fait profession d'avoir pour amis, les amis de leurs amis. Il n'y a pas à dire, notre antique parenté eut là un heureux rappel dans cet harmonieux cadre français, dans cette chaude atmosphère, créée peut-être, par la lumière des tapisseries de Gobelins et de Beauvais si ce n'est par la cordiale simplicité des hôtes. Je retrouvai là, autour de cette table, une impression oubliée de mon séjour en France. C'est un entrain de la conversation, un intérêt contagieux ; un éveil de curiosité, une élévation de température morale enfin, qui met en joie...

Le nouvel ambassadeur américain à Rome, M. White et sa fille étaient au nombre des convives.

Nous eûmes aussi un échantillon de la vie élégante, hors les cadres officiels, chez une jeune femme de goûts et de mœurs cosmopolites. La maison de ce couple mondain ressemble aux hôtels particuliers de Paris. La maîtresse de la maison a pris en mains le soin des choses de l'Art, les intérêts esthétiques qui, à Washington paraît-il, disparaissent devant les exigences de la politique.

Je sens que je suis au bout de mon temps et — peut-être de votre patience — et cependant, je ne vous ai rien dit du chef-d'œuvre de l'Art Américain — la bibliothèque du Congrès.

Qu'il me suffise de dire que c'est au point de vue matériel et au point

de vue moral, un monument digne d'un grand peuple. La bibliothèque est en elle-même un édifice indépendant.

Permettez que je me borne à vous donner, en dehors de tout détail technique, mon impression sur ce temple de la lecture et du recueillement.

J'y entrai un soir. Le soleil avant de se coucher y faisait visite. Dans l'immense hall, tout en marbre blanc aux doubles fûts de colonnes, aux majestueux escaliers sculptés en haut reliefs; dans les couloirs adjacents pavés de mosaïques, ornés de peintures symboliques, le grand artiste, le divin collaborateur, le magicien merveilleux qu'est le soleil accrochait aux colonnes comme des draperies de lumière, baignait d'or l'un des bas-côtés qui sert de retraite aux Muses, mettait une auréole aux amours émergeant des guirlandes de l'escalier, jetait enfin partout un rayon de cette vie miraculeuse qui fait vibrer un moment les choses inanimées... C'était la minute et l'endroit où l'on aurait dit comme le disciple ébloui: "Bâtissons ici trois tentes" !

Ce péristyle n'est que l'antichambre des antres de recueillement et de silence où dorment les livres, les journaux et les estampes. La bibliothèque occupe le centre même de l'édifice, sous l'immense dôme. Il y a là, dans cette tour que nous contemplons, du haut de sa galerie supérieure, un véritable puits insondable de richesses intellectuelles accumulées. Chacun des 80 millions de citoyens américains y peut venir boire, sans jamais en épuiser la source prodigieuse.

Mme DANDURAND.

Votre chapeau de printemps ne sera pas du dernier chic, si vous ne l'avez pas acheté au salon de modes, Mille-Fleurs, 1554 rue Ste-Catherine.

\*\*\*\*\*  
**Petit courrier littéraire**  
 \*\*\*\*\*

I

"Choses d'Autrefois" --- "Feuilles éparses" --- par Ernest Gagnon, Québec, typ. Dussault & Proulx.

Voici un petit livre auquel je dois une véritable reconnaissance; car il m'a aidé à tuer agréablement les longues heures de chemin de fer qui, sous prétexte de relier ces deux villes, séparent en réalité Québec de Montréal.

Quand vous êtes condamné à l'inaction forcée, obligé de vous replier sur vous-même, en tête à tête avec vos propres rêveries, il n'est pas, à mon avis, de distraction plus reposante, que celle de suivre de page en page un auteur sympathique, qui, sans effort et sans pose—en bon camarade—vous conduit à travers la série de ses souvenirs intimes, de ses impressions de dilettante, d'historien et d'artiste.

Or, M. Ernest Gagnon est tout cela à la fois, et son volume, que je suis en train de relire, le révèle tout entier, dans une diversité d'aspects et d'attitudes—j'allais dire dans un pêle-mêle pittoresque—qui fait qu'on ne se lasse point de tourner les feuillets, où la plus heureuse description succède à quelque piquante observation historique; où quelque curiosité littéraire fait place à l'évocation de quelque ancienne tradition populaire; où l'anecdote intéressante, s'ajoute à l'incident personnel, où la critique d'art fait pendant à la dissertation philologique.

Et tout cela dans un style alerte, soigné, et qui, s'il ne ne tient pas toujours au niveau des maîtres, atteint souvent à des hauteurs superbes. Si l'on veut se délecter sous ce rapport, qu'on lise le chapitre intitulé: "Percé et la Mer". On ne saurait mieux analyser des sensations, mieux peindre la nature, et mieux manier la langue. C'est court, mais c'est une de nos plus belles pages.

Parlant de la manière habile dont M. Gagnon sait manier la langue, je me permettrai de prendre exception, comme on dit au palais, contre certaines de ses idées philologiques. C'est un patriote à tous crins, que M. Gagnon, mais son patriotisme—je le crains—lui fait quelquefois outrepasser les justes bornes.

Ainsi, il s'extasie devant nos archaïsmes de langage. Je ne le blâme pas tout-à-fait; nous en avons de charmants et qui méritent d'être conservés; mais il ne faut pas oublier que les langues évoluent comme tout le reste, et que nous devons nous tenir au courant du mouvement, qui se fait en France comme ailleurs dans ce sens, sous peine de bifurquer, et de contribuer à créer une langue de "chez nous" n'ayant qu'une parenté bâtarde avec la langue française.

J'aime un archaïsme pittoresque et qui sent son terroir; mais, il y a là, une certaine discrétion à observer: l'on comprendra par exemple, qu'on ne peut aller jusqu'à dire une "garce" pour une jeune fille, parce que cela se disait autrefois. On peut en penser autant de "créature" et même de "fille", expressions auxquelles on attribue maintenant un sens abusif.

Je suis d'avis—comme M de La Palice—qu'il nous faut écrire et parler la langue de la France, si nous voulons nous targuer d'écrire et de parler français.

Évitons l'anglicisme, mais n'ayons point peur des mots qui nous viennent de l'anglais. Dois-je avoir scrupule de me servir du mot redingote, parce qu'il nous vient de "riding coat"? Nous est-il défendu de demander un rosbif, parce que c'est là la forme française de "roast beef"? On ne pourrait donc pas dire un dogue, parce que ce mot nous vient de l'anglais "dog"?

Eh, mon Dieu, les trois quarts de nos expressions sont empruntées à des langues étrangères:—à titre de musicien surtout, M. Gagnon doit en savoir quelque chose. Les mots anglais sont-ils à ses yeux plus dangereux que ceux des autres langues?



et serait-ce pour cette raison qu'il proscriit, par exemple, les mots "dollar" et "stopper" ? En ce cas, c'est faire fausse route, car "dollar" vient du mot allemand "thaler" et "stopper" a pour origine le vieux mot français "estoper".

M'est avis que nous avons assez de nous corriger nous-mêmes, sans corriger l'Académie. Parlons et écrivons comme elle : si l'Académie a tort, nous n'en sommes pas responsables.

Mais ce n'est pas le moment de discuter ces détails ; applaudissons quand même à tous les efforts de bonne volonté, et merci à M. Gagnon pour les agréables moments que son livre m'a valu.

## II

*"Histoire véridique des faits qui ont précédé le Mouvement des Métis à la Rivière Rouge, en 1869, par l'abbé G. Dugas" --- "Librairie Beauchemin". Montréal.*

Le titre même de cet ouvrage est une garantie de l'intérêt qui s'attache à sa lecture.

C'est un livre écrit avec connaissance de cause, puisque l'auteur a été témoin oculaire des événements qu'il raconte, et dont l'authenticité ne saurait faire de doute, tant à cause des nombreux documents qui les appuient, que grâce au ton de bonne foi et d'impartialité qui règne d'un bout à l'autre de l'ouvrage.

Les faits historiques qui ont été mêlés aux passions politiques sont toujours bien difficiles à débrouiller, surtout pour les contemporains qui les voient de loin, grossis ou atténués par la distance, et déformés par les préjugés et les intérêts de partis ou de factions.

C'est tellement le cas, que, si débattues et discutées sur toutes leurs faces qu'aient été les dramatiques affaires du Nord-Ouest depuis plus de trente ans, elles sont encore la bouteille à l'encre pour la plupart d'entre nous, tant les rapports sont contradictoires, et tortueuses les intentions qui les ont dictés.

L'ouvrage de M. l'abbé Dugas, qui

arrive dans un moment où les acrimonies sont éteintes, fait la lumière sur bien des points restés obscurs jusqu'à présent, et en distribuant le fardeau des culpabilités sur les épaules de qui de droit, l'auteur assigne définitivement à chacun sa part de responsabilité devant l'histoire.

La démonstration est limpide, du reste. L'auteur aborde la question, "ab ovo", et procède régulièrement étape par étape, signalant tout, pesant tout, et sans parti pris — chaque ligne de son livre en fait foi — conclut avec une rigoureuse logique assez rare chez ceux qui osent aborder les points controversés de la chronique.

M. l'abbé Dugas s'est montré là bon patriote, écrivain habile et consciencieux. Il a bien mérité de son pays ; je l'en félicite, et le remercie cordialement pour son gracieux envoi.

## III

*"Guide parlementaire historique, de la Province de Québec --- de 1792 à 1902", par "Joseph Desjardins --- Québec.*

Ceci n'est pas un ouvrage aux prétentions littéraires. Il n'ambitionne que la gloire d'être utile, et cette gloire en vaut bien une autre. Or le but que se proposait l'auteur ne pouvait être plus franchement atteint. S'il fut jamais dans notre pays un livre indispensable non seulement à ceux qui suivent la carrière politique, mais à tous ceux qui s'intéressent à nos affaires publiques, c'est celui-ci.

M. Desjardins est un laborieux et un érudit ; il a eu l'idée d'utiliser son amour du travail et ses goûts de chercheur au bénéfice de ceux à qui le temps manque pour se renseigner sur les détails de notre histoire parlementaire ; et le résultat de ses recherches a été de servir à chacun par le menu, mille informations pratiques, dont chacune coûterait peut-être une somme de travail impossible à fournir à un moment donné.

Encore une fois, M. Desjardins a fait là un livre d'un usage précieux pour le public, et indispensa-

ble même pour un très grand nombre. Son ouvrage restera longtemps après lui.

## IV

*"La Maison du Chien-d'Or", par P.-B. Casgrain --- Québec.*

Une simple brochure d'une vingtaine de pages, qui jette un nouveau jour sur cette fameuse légende du Chien-d'Or, relique du vieux Québec, qui a déjà tant occupé les antiquaires et défrayé les romanciers.

M. Casgrain est un archéologue des plus distingués, qui a déjà creusé plus d'une question scabreuse et élucidé plus d'un point obscur de nos vieilles annales québécoises ; et si peu que je m'y connaisse, je ne serais pas surpris s'il n'eût encore dit le dernier mot dans le cas actuel.

Quoi qu'il en soit, cependant, sa brochure est on ne peut plus intéressante, et témoigne d'une magistrale érudition.

Louis FRECHETTE.

### Le Pèlerinage à Courdes

Ce voyage, qui s'annonce sous des auspices si prospères, reçoit de toutes parts de nombreuses adhésions. Chacun comprend que, dans ces conditions, c'est un délice de parcourir une partie de l'Ancien Monde avec tout le confort possible, sans fatigue, sans autre souci que celui d'admirer et de goûter les beautés artistiques des pays que l'on traverse.

Eous conseillons à nos lecteurs de demander à M. L.-J. Rivet la brochure intéressante qu'il vient de publier sur le pèlerinage de cette année. Ceux des pèlerins qui voudront se rendre à Liège, le pourront très facilement et à des taux très modiques.

## PUNDE & BOEHM

**Coiffeurs, Perruquiers  
et Parfumeurs**  
2365 ST. CATHERINE Ouest  
près de la rue Peel, MONTREAL

Ouvrages en cheveux artificiels de toute description, Coiffure de Dames. Teintures pour cheveux, Shampoo, Manicure, Cheveux brûlés, Massage du scalp.  
Toutes commandes pour ouvrages en cheveux reçoivent nos soins particuliers.

**JEAN DESHAYES, Graphologue**  
13 rue Notre-Dame, Hochelaga  
MONTREAL.

## L'hygiène dans nos églises. (1)

Par le Docteur AURELE NADEAU de Saint-Joseph de Beauce, Membre correspondant de la société médicale de Montréal.

### (Extraits)

"Quand il se rencontre sur votre chemin une erreur, ne manquez pas de la détruire comme le voyageur coupe les ronces qui peuvent blesser les pieds."

Bacon.

Les considérations qui vont suivre ont été écrites avec sincérité, dans le seul but d'être utiles, et sans aigreur pour qui que ce soit. Je n'ai pas songé non plus à poser en censeur de l'autorité ecclésiastique...

Constatons le fait de bonne grâce et avec honnêteté: "Un grand nombre de nos églises sont de déplorable milieux d'infection." Avouons-le entre nous, en cherchant à s'améliorer.

Ce serait plus cuisant de voir nos points faibles mis en lumière par ceux qui ne partagent pas nos croyances.

Le sujet prêterait à bien des développements. On pourra revenir à la charge, mais en attendant je me contenterai de parler de ventilation, chauffage, éclairage, etc., et de signaler certaines pratiques vicieuses des plus criantes au point de vue sanitaire.

### VENTILATION

Réclamer de l'air au nom de l'hygiène, dans nos vastes temples, peut sembler paradoxal. L'étrangeté n'est qu'apparente comme nous allons voir.

On peut souffrir par raréfaction de l'air dans une église très haute tout comme on s'asphyxie au fond d'un puits à sec, fut-il de cent pieds de profondeur! Pourtant, c'est une respectable colonne d'air.

Quelque soit l'énorme masse d'air, du plancher à la voûte, il ne s'en suit pas que le "cube d'air en surface" soit de qualité et quantité suffisantes. Ça, été surtout, quand la température du milieu n'est pas sujette aux variantes du chauffage, il ne se fait pas assez d'échanges entre

les couches supérieures et inférieures.

Nous verrons plus loin quel système de chauffage se prête mieux à ces échanges.

Tout le monde sait que l'air expiré de nos poumons est plus dense, plus lourd que l'air pur chargé qu'il est d'acide carbonique, de vapeur d'eau, d'alcaloïdes organiques, etc. Dans les églises, cet air respiré s'alourdit encore des produits de combustion des cierges, et des émanations cutanées.

Supposons, avec l'entassement ordinaire, les conditions hygiéniques d'une foule compacte qui respire dans une église. Les premières bouffées de cet air lourd exhalé de certaines de poitrines sont entraînées "ipso pondere" dans le voisinage du plancher. D'autres suivent, se superposent, s'accumulent. A mesure que le séjour dans ce milieu se prolonge, la couche d'air impur va s'élevant graduellement du sol. Il en est des gaz comme des liquides. Au bout d'un certain temps, disons une heure, "le peuple fidèle qui courbe son front sous le vent des cantiques," en a par-dessus la tête. Il flotte et vivote dans un milieu gazeux d'un méphitisme indiscutable.

On ne tarde pas à être incommodé.

De là, les malaises, les pertes de connaissance (church faintings) chez certaines personnes "qui respirent pour deux"; de là cette asphyxie partielle qui est peut-être l'unique cause de ces "intéressantes céphalées du "dimanche après-midi". Tous les praticiens les connaissent. Elles font le sujet des jérémiades de bien des clients de tous les âges et des deux sexes. Il y a une foule de gens qui n'ont jamais mal à la tête en d'autre temps, qui, le dimanche, se lèvent et déjeunent à l'heure ordinaire, s'abstiennent de tabac et de liqueurs alcooliques, se hâtent de retourner à la maison après les offices pour dîner en temps, et qui, cependant, passent l'après-midi et la soirée dans les tortures de la céphalée. S'ils vont à la basse messe, ils s'en sauvent presque toujours.

En attendant d'autres explications je continuerai à incriminer la ventilation défectueuse.

La même sensation de bien-être qu'on éprouve au contact de l'air pur à la sortie des théâtres, on la ressent au sortir des églises. Les moins observateurs savent cela.

Comment obvier à ces inconvénients de l'air raréfié?

En renouvelant l'air pur et en soustrayant l'air vicié. Mais la ventilation naturelle s'effectue mal, à moins d'ouvrir aux deux extrémités de l'église. Et les courants d'air sont si impopulaires dans notre province!! On laisse même les fenêtres fermées, en été, pour cette raison. D'ailleurs, elles sont tellement élevées que leur ouverture ne saurait être de grande utilité pour l'apport d'air frais aux assistants dont les bancs longent les murs.

En hiver, on ne peut songer à l'ouverture ni des portes ni des fenêtres.

Il faudrait recourir à la ventilation artificielle. Les architectes qui ont dirigé la construction des églises ont pensé à tout, excepté à cela.

Là où l'on a abandonné les poêles, il reste dans les murs, en plein milieu de la nef, de vastes cheminées qui pourraient être utilisées à faire une ventilation fort effective en soustrayant l'air vicié des couches inférieures de l'église. Il ne s'agirait que d'y penser, mais on s'en garde bien.

### PLANCHERS

Les planchers en bois sont à éviter. Il y a ici la question des fentes ou interstices qui de tout temps ont été suspectes, et l'objet des anathèmes de tous les hygiénistes.

Les interstices sont à l'abri de l'action désénergisante des lavages, ou plutôt les lavages ne font que fournir aux ordures qui s'y logent cette humidité qui est une condition essentielle de toutes les fermentations.

Les planchers devraient être dallés. Leur revêtement en ciment ou asphalte est tout indiqué, et il ne saurait y avoir d'objections. C'est guère plus dispendieux que les bois durs. D'ailleurs, la sécurité ne se paie jamais trop cher.

Le fond des bancs et les allées devraient être de niveau. Les bancs devraient être faits de manière à éviter les coins et à laisser circuler en dessous l'air et l'eau des lavages.

Les planchers pourraient avoir une pente à peine perceptible, et dans les parties les plus déclives on ménagerait des ouvertures par où s'écoulerait l'eau des lavages. Ceux-ci pourraient se faire — partout où il y a un aqueduc — à l'aide d'un jet d'eau sous pression.

Tout cela nous sauverait des horreurs du balayage à sec et de l'époussetage au plumeau.

(1) Communication à la Société Médicale de Montréal, séance du 24 janvier 1905.

## CHRONIQUE

## LA COQUETTERIE

La question des planchers suscite celle des coins, ces quartiers-généraux des ordures et détritiques que les laveuses ne font qu'effleurer et pour lesquels le balai a également des faveurs.

Dans les sanatoriums pour les tuberculeux qui se respectent, on arrondit, on remplit avec un soin marqué les angles inférieurs de toutes les pièces d'habitation. Pourquoi ne pas en faire autant dans les églises?

Pourquoi aussi ne pas laver les églises plus souvent? Dans certaines paroisses on lave quand l'évêque doit venir en tournée pastorale, c'est-à-dire tous les cinq ans. Ailleurs, on lave à tous les douze mois. Avec le système des planchers dalés, on laverait à toutes les semaines, sans inconvénient, en moins de temps et avec plus d'aisance qu'on ne fait aujourd'hui avec le balayage à sec si répréhensible et si dangereux. (1).

...Cette question amène tout naturellement celle des cadavres des victimes de maladies contagieuses à qui on refuse l'entrée de l'église.

Je considère que les Conseils d'Hygiène vont ici bien trop loin, et je m'inscris en faux contre cette mesure barbare qui sent le moyen-âge à dix siècles de distance. Notre peuple ne s'habituerait jamais à cela. Il n'y a rien au monde qui froisse d'une manière plus intense les sentiments d'une population chrétienne que ce spectacle d'un convoi funèbre qui ne passe pas par l'église!

L'occasion serait mal choisie pour faire du sentimentalisme. Je ne sais qui a dit que l'Hygiène, comme la politique, n'a pas d'entrailles. Mais s'il faut blesser quelqu'un pour sauver la masse du peuple, au moins qu'on évite les meurtrissures inutiles.

Ces mesures draconiennes n'ont pas leur raison d'être. Fermer l'entrée de l'église à un typhique et laisser entrer un tuberculeux, c'est pour le moins ridicule. Sévissions contre toutes les maladies contagieuses ou laissons faire sur toute la ligne.

Il me semble, qu'en procédant à l'inhumation dans les vingt-quatre heures, et en enveloppant le cadavre dans une forte solution de bichlorure, on aurait toutes les garanties désirables. A. NADEAU, M.D.

(1) On vient d'adopter à Paris le nettoyage idéal par aspiration de poussière à l'aide d'une machine pneumatique actionnée par un moteur à gazoline.

La coquetterie est le péché de la femme, et l'on peut citer, sur ce point, nombre d'hommes qui sont femmes.

La coquetterie, c'est le désir d'attirer l'attention, de briller, de se faire admirer; c'est aussi l'ensemble des pratiques qui conduisent à ce but.

Il n'est peut-être pas de défaut plus dangereux, car il ouvre la porte à beaucoup d'autres; à l'amour excessif de la toilette, aux dépenses exagérées, aux discordes familiales, à la ruine de la santé, à la perte du repos intime.

Elle se manifeste dans l'attitude, les gestes, les sourires, les regards, encore plus que dans les paroles.

Il est une coquetterie non seulement permise, mais recommandée, celle qui garde la femme charmante et attentionnée longtemps après que la lune de miel a montré son dernier quartier.

Cette jolie et désirable coquetterie lui inspire de conserver vis-à-vis de son mari, les délicatesses de la fiancée, de ne se montrer à lui qu'en tenue propre et soignée, bien coiffée, le visage et les mains nets.

Au saut du lit, une courte toilette répare le désordre du sommeil; un peignoir simple, sans déchirures ni taches, permet aux bonnes ménagères de prendre leur part dans les soins du ménage. Il faut être coquette chez soi, pour retenir un logis, le cœur volage, entraîné, séduit par de jolis attraites. La jeune femme doit s'efforcer de conserver ses dents blanches, ses joues roses, et ce sourire de jeune fille qui déserte dès que la maladie survient. C'est pourquoi il est bon qu'elle ait soin, outre sa toilette, de prendre trois verres de Vin Saint-Michel par jour.

Un mari n'est pas sensible aux attraites du foyer s'il doit subir le désagrément de s'asseoir à table en face d'une compagne décoiffée, habillée à la diable, et anémique.

Le bonheur est fait de plusieurs menues pratiques, mais sa base la plus solide est la santé.



Dans mon article: "Petite fête littéraire" paru dans le dernier numéro du "Journal de Françoise", mes amis les typos m'ont fait une malice. Trouvant sans doute, l'écrivain trop long — que ne puis-je protester? — ils se sont permis d'omettre quelques noms fort importants dans la liste des poètes, qui n'ont pas remis leurs manuscrits à Mademoiselle Milhau afin qu'elle parle de leurs œuvres dans sa conférence du 29 mars. Je me permets à mon tour de rectifier.

Que le lecteur veuille donc croire qu'aux Doucet, qu'aux Charbonneau, qu'aux Gauthier, j'avais joint d'autres poètes justement appréciés, tels que Madame Duval Thibault, Mademoiselle Marie Beaupré, (Hélène Dumont), Messieurs le Dr Nolin, Emery Desroches, Emile Vézina, J. Brunet, etc. J'avais vivement regretté que la distinguée conférencière n'ait pas dit un seul mot de Messieurs Gaston et Louvigny de Montigny qui ont été pour ainsi dire les fondateurs de l'École Littéraire.

Et comme tout vient à point à qui sait attendre, nous espérons qu'un jour, — bientôt peut-être, Mademoiselle Milhau publiera son intéressante conférence sur les jeunes poètes canadiens. Elle pourra alors compléter son travail, lequel pour être superbe, n'en est pas moins quelque peu inachevé.

GILBERTE.

## L'œuvre des Bibliothèques

Déjà, un joli nombre de volumes nous sont arrivés pour la bibliothèque publique de Saint-Jean. A l'époque des déménagements, il sera facile de nous faire parvenir, en faveur de cette œuvre si éminemment recommandable, les livres de surplus qui n'ont pas de place sur les rayons de la bibliothèque familiale. Encourageons de toutes nos forces, le développement intellectuel chez nos compatriotes. Prêchons le bon livre. C'est le grand facteur des grandes et belles actions.

LA DIRECTRICE.

Mille-Fleurs ouvre ses portes à la plus magnifique exposition de chapeaux; 1554, rue Ste-Catherine, près de la rue St-André.

# LE COIN DE FANCHETTE

Voilà l'époque des grands et petits ménages, des déplacements et des branle-bas généraux. Rien que d'y penser, les maris deviennent grognons et roulent dans leur tête les projets de voyage les plus insensés. Cela va-t-il beaucoup surprendre quelques-unes de mes lectrices, si j'avoue, sans détours, que dans cette circonstance, au moins, je donne gain de cause à tous les maris, à tous les frères qui sont dans l'obligation de se soumettre au joug pénible des grands ménages. La façon barbare avec laquelle on procède généralement à ces gigantesques écurages, suffirait pour en dégoûter à jamais ceux qui doivent les subir. Un grand ménage, c'est le synonyme d'un dîner froid au coin d'une table, parce que le reste est encombré des bibelots du salon, de l'argenterie du buffet, des torchons humides et des époussettes. Un grand ménage, c'est le désordre partout, les fenêtres ouvertes, le froid, l'humidité ; c'est la sensation irraisonnée d'être profondément malheureux, c'est éprouver le chaos de la maison jusque dans votre esprit, c'est, enfin, l'abomination de la désolation. Les bonnes ménagères, celles, qui à l'instar des femmes de Brouck, mettraient volontiers un ruban à la queue des vaches, dans leur grand désir que tout soit propre et reluisant, me permettraient-elles un petit conseil ? Il est basé sur l'expérience, et à ce titre, peut-être lui fera-t-on meilleur accueil. Voici : puisque nettoyage il doit y avoir, car, bien que ce qui précède puisse le faire croire, je ne suis nullement l'ennemie de l'eau et du savon, pourquoi ne pas procéder à l'annuel ménage, par ordre et d'une manière rationnelle ? Ainsi, au lieu de mettre toutes les pièces de la maison sans dessus dessous, commencer par une à la fois. Vous verrez combien la corvée sera simpli-

fiée. Grâce à cet arrangement, vous n'aurez pas à vous hâter trop à la besogne, ni à dépenser vos forces tout d'un coup ; votre humeur y gagnera et les gens, autour de vous en seront plus heureux. Un grand ménage bien fait, sans secousses, sans commotions, sans impatiences, c'est l'idéal à chercher.

CATALOGNE. — Déjà plusieurs personnes nous ont demandé des renseignements relativement au pèlerinage de Lourdes, et, bon nombre d'elles, jugeant les conditions très favorables, ont envoyé leurs noms à M. Rivest. Il n'y aura pas foule ; ce sera tout simplement une grande et charmante promenade, faite en famille.

FUGERES. — Envoyez votre offre de livres pour la Bibliothèque de Saint-Jean, P. Q., soit à Melle Cartier, soit au bureau du "Journal de Françoise".

PIERROT mande à Pierpont que "La Petite Mademoiselle" est le titre d'un roman qui vient de paraître, et non l'appellation d'un personnage historique. Merci du renseignement.

LOUISE SEIFERT. — Les tapisseries d'Aubusson se font en laine ou en soie et même souvent en laine et soie. Il est inutile de songer à se procurer ces tapisseries au Canada, même dans toute l'Amérique.

MADRILENE. — Laissez-moi vous dire que lorsqu'une femme non mariée approche de la trentaine, elle est très ridicule de poser à l'ingénue. A moins d'être une parfaite idiote, la vie, à cet âge, a eu le temps de nous enseigner plus d'une leçon, et, feindre de ne pas comprendre ne serait pas faire preuve d'intelligence et de tact. On n'en est pas, croyez-moi, pour tout cela, ni moins chaste, ni moins pure. A trente ans, on peut faire des lectures défendues aux yeux de dix-huit ans, et

les avouer sans pudibonderie.

MARINETTE. — Pierre de Coulevain est une femme. 2° C'est à Véronne et non à Venise que Roméo et Juliette ont vécu le beau roman de leur amour. La maison des Capulet et des Montaigu ont résisté aux ravages du temps ; on les montre encore.

SUZON. — La mode est aux cartes postales, cette collection peut devenir parfois très intéressante. Que dites-vous de cette phrase de Jules Claretie : "la carte postale est une prime donnée à la paresse humaine" ? Evidemment, c'est de la simple carte postale dont il s'agit et non de la carte postale illustrée. Que cette pensée ne trouble donc pas votre esprit collectionneur.

JUSTINE. — Merci de vos feuillets, si bien remplis, et que j'ai lus avec tout l'intérêt possible. Je vous ai fait adresser les numéros qui manquent à votre collection.

ROUGE-LIARD. — L'établissement d'écoles ménagères est indispensable à la prospérité comme au bien-être moral d'un pays. C'est pourquoi nous devons nous réjouir que l'on songe à nous en donner au Canada. Il le faut même et pour plus d'un motif, car l'éducation domestique, culinaire est une nécessité de défense sanitaire et de progrès moral.

Les autres correspondants sont priés d'attendre leur réponse au prochain numéro, où il y aura moins d'encombrement.

FRANÇOISE.

Un petit polisseur s'empare de quelques pommes à un étalage et file avec. Mais le fruitier, qui l'a vu le rattrape et lui administre une taloche.

Alors le gamin :

— Vous n'avez pas besoin de me cogner... Je vais vous les rendre vos "sales" pommes !

## Propos d'Etiquette

D.—Dans un dîner de cérémonie quand dois je commencer à manger ? Est-il permis de m'appuyer sur le dossier de ma chaise ?

R.—Vous pouvez commencer à manger dès que vos voisins de droite et de gauche sont servis. On ne doit pas s'appuyer sur le dos de sa chaise tandis que l'on mange.

D.—Comment doit-on manger une banane ?

R.—Coupez la banane en deux; pelez-la avec votre couteau et fourchette à fruits, puis, mangez avec la fourchette.

D.—Puis-je répondre à une invitation à un thé sur ma carte de visite ? L'invitation ayant été faite sur une carte de visite.

R.—Non, vous devez répondre à une invitation sur une feuille de papier à lettre, lors même que cette invitation vous a été envoyée sur une carte de visite.

Réponse à Social.—Il est important pour les dames, qui tiennent à rendre toutes leurs visites et à ne pas froisser personne par l'oubli de leurs nouvelles connaissances, de tenir un "memorandum" où elles inscrivent les noms de leurs visiteurs et de leurs connaissances, et la date où les visites ont été faites ou rendues.

D.—En quels termes devons-nous demander, à la porte d'une maison, si la maîtresse de maison est visible ?

R.—Dites, tout simplement: Mme reçoit-elle ?" A moins d'être très intime, on ne doit pas demander: "Mme est-elle chez elle ?".

LADY ETIQUETTE.

## RECETTES FACILES

### Paté chaud au Poulets

Coupez deux poulets par morceaux que vous saupoudrez de farine et faites rôtir dans la graisse; mettez-les dans le chaudron avec de l'eau bouillante à l'égalité, faites revenir deux oignons dans du beurre, ajoutez-les à la sauce avec sel, poivre et clou rond. Si la sauce n'est pas as-

sez épaisse, ajoutez-y de la farine rôtie dans la graisse, afin de lui donner une belle couleur. On peut aussi mettre du bœuf ou du mouton dans ce pâté.

### Beignes aux Pommes de Terre

Prenez huit ou dix pommes de terre bien cuites, écrasez-les en farine, délayez-les avec du lait, et ajoutez quatre œufs; mettre ensuite un peu de farine pour lier la pâte, poivre, sel au goût. Faites cuire dans du beurre bien chaud; quand ils seront retirés du feu, saupoudrez avec du sucre et servez-les bien chauds.

### Pudding au Chocolat

Prenez trois onces de chocolat râpé que vous délayez dans une pinte de bon lait bouilli. Quand il sera refroidi, ajoutez les jaunes de cinq œufs et une tasse de sucre. Faites cuire environ vingt-cinq minutes; battez les blancs pour mettre dessus; faites dorer au fourneau et mangez froid.

## CONSEILS UTILES

### Régime des obèses

10 "Discrétion dans le manger."—C'est dire qu'il faut sortir de table avec un léger reste d'arrétit.

20. "Modération dans le sommeil"—Il faut donc se lever matin. Il est certain que les femmes, ainsi que les enfants, ont plus besoin de repos que les hommes en général. Cependant, je ne saurais trop prémunir les femmes, pour qui j'écris surtout cet article, contre la tendance que la plupart d'entre elles ont à s'abandonner au sommeil. Le repos trop prolongé dispose à certaines maladies; le sommeil engraisse, leur rend l'esprit lourd et elles perdent, tout à la fois, les qualités qui les font le plus remarquer: l'élégance de la forme et un esprit distingué.

3. "Exercice actif".—Je conseille avant tout, la promenade à pied; la marche est, de tous les exercices, le plus naturel et le plus salutaire. Bien entendu, l'exercice doit être proportionné aux habitudes et à la force de la personne, à son irritabilité et à une multitude de circonstances individuelles que le médecin seul peut apprécier.

## Le soin des yeux

Les personnes qui ont les yeux faibles doivent se les baigner à l'eau chaude et ne jamais se servir d'eau froide.

En aucun temps, d'ailleurs, on ne doit user d'eau très froide pour les yeux.

## La gomme du Dr Adam guérit

le mal de dents. 10c partout

# JOS. O. QUENNEVILLE

6 PHARMACIES

1406, Ste-Catherine, coin St-Hubert et Ontario,

397, St-Antoine, 691, Ste Catherine, Montréal

2 succursales à H. L., Qué.

## Le Spécifique du Dr MACKAY

CONTRE

### L'ALCOOLISME

Employé avec un succès infaillible par le gouvernement de la Province de Québec pour la réforme des alcooliques.

Les autorités municipales de Montréal ont reconnu les mérites de cette découverte merveilleuse. Dernièrement, la Commission des Finances a voté un crédit de \$500 pour faire faire un dépôt de la médecine du Dr Mackay dans tous les postes de police, afin d'empêcher, par une prompt application dans les cas urgents, les décès qui se produisent si fréquemment dans les cellules.

Pas besoin d'internement au Sanatorium: le traitement peut se donner à la maison. Pas besoin non plus de diète spéciale. Tout ce qu'il faut, c'est la volonté du malade de se guérir et de s'abstenir de spiritueux.

Cette médecine est maintenant à la portée de tous, le prix en ayant été réduit. Les effets étonnants qu'elle a produits sur les ivrognes les plus invétérés cités en cour correctionnelle à Québec et à Montréal prouvent que l'alcoolisme est une maladie guérissable.

Avec l'approbation du public et des gouvernements, et les résultats constatés, toute expérimentation nouvelle serait superflue.

Correspondance strictement confidentielle.

S'ADRESSER A LA

## Leeming Miles Co., Ltd.

288 rue St-Jacques, Montreal.

Seuls agents pour la vente du

### SPÉCIFIQUE du Dr MACKAY

pour la guérison de

### L'ALCOOLISME

## PAGE DES ENFANTS

•• DODO ••

*Souvenir de Mission*

Tout en égrenant son rosaire, la bonne sœur se hâtait vers la mission où, depuis dix-huit mois, elle essayait de fonder un modeste hôpital doublé d'une non moins modeste école. Besogne—qui pour le dire en passant—n'allait pas toute seule, malgré le concours du missionnaire.

Pour l'instant, l'hôpital était un hangar, où quelques vieux se préparaient au xdernier voyage tout en soignant une collection d'infirmités variées. La plupart recevaient le baptême avant de mourir. Quant à l'école, la moitié de la paillote, une quinzaine de négrillons des deux sexes la fréquentaient plus ou moins assidûment.

Pour le reste, que ces héroïques Filles de Saint-Vincent traitaient de quantité négligeable, c'est-à-dire la nourriture, le coucher et les autres nécessités de la vie les concernant en propre, cela se réduisait à sa plus simple expression. Ce qui n'excluait pas la gaieté, au contraire. Chaque soir, la plus âgée des sœurs faisait fonction de supérieure, demandait aux deux autres :

—“Pas de fièvre, mes enfants ?

—Non, ma mère.

—A la bonne heure ! Vive Dieu ! nous ne sommes pas religieuses et françaises pour nous laisser vaincre par quelques microbes. Continuons à tenir bon jusou'à ce que ceux de nos vieux déjà partis pour le ciel, nous aient obtenu un tabouret au pied des trônes où ils se prélassent. Songez donc qu'eux sont arrivés là-haut tout flambants neufs dans leur robe baptismale. Nous avons fort à faire pour les rattraper en mérites. Ainsi, à l'œuvre.”

Et, la prière faite en commun sous le grand ciel étoilé, après quelques heures de repos sur les nattes qu'on déroulait chaque soir, la vie de sacrifice et de dévouement recommençait.

Or, disions-nous, sœur Ludivine, la vaillante supérieure, regardait sa case. Elle allait, la sueur au front, le sourire aux lèvres, semant les “Ave Maria”, quand son attention fut attirée par des vagissements

sourds mêlés aux grognements d'une troupe de porcs en dispute autour d'un tas d'immondices. Le spectacle est ordinaire, dans ces contrées où les habillés de soie (beaucoup mieux mis que leurs maîtres) vaguent en toute liberté par les chemins dont le service de voirie leur est dévolu.

Habitée aux us et coutumes de l'endroit, la bonne sœur ne sortait guère sans ce qu'elle appelait son “fusil de chasse”, un solide gourdin au moyen duquel elle eût tôt fait de disperser la bande. Alors, du bout de son “fusil”, elle explora le tas de détritrus et ne tarda pas à amener au jour une petite créature vêtue seulement de la chemise d'Adam et qui semblait âgée de quelques heures. Quelle mère dénaturée l'avait jetée là pour que la dent des porcs l'en débarrassât, c'est ce que la sœur n'entreprit point d'éclaircir; elle enveloppa le bébé dans son tablier et courut chez elle.

Son esprit toutefois allait plus vite encore que ses jambes : “qu'allait-elle faire de ce petit être ? L'adopter ? Sans doute. Le soigner ? fort bien ; mais qui le nourrirait ?”

Une idée lui vint qui évanouit son visage ; et, à peine rentrée tout essouffée, elle cria : “Cabriole ! Cabriole !”

Cabriole, la bien nommée, arriva en gambadant. C'était une jolie chèvre blanche dont le lait fournissait chaque soir aux sœurs le meilleur de leurs repas. Mais cette fois, au lieu de la traire, sœur Ludivine ayant flatté la gentille bête, s'agenouilla près d'elle et mit sa mamelle en contact avec la bouche du nouveau-né. Pas besoin d'autres instructions : le petit homme, — j'ai oublié de vous dire que c'était un garçon, — s'y entendait à merveille et, dans sa joie, sœur Ludivine battit des mains en appelant ses compagnes.

Puis les religieuses mirent la case sens dessus dessous pour y installer “leur bébé”. Sœur Julienne chauffait de l'eau en vue de le débarbouiller...il en avait grand besoin, le pauvre ! Sœur Claire capitonnait douillettement une corbeille transformée en berceau, se réservant de tailler des langes “au petit” lorsque bien repu, il dormirait du sommeil du juste. Cette expression de “som-

meil du juste” les fit parler de l'essentiel : pas plus tard que demain, on porterait l'abandonné au Père missionnaire afin qu'il le baptisât. Et le matin suivant, le Père ne fut pas peu surpris de voir arriver sœur Ludivine avec un bébé emmailloté de blanc, pour lequel elle sollicitait l'entrée dans l'Eglise. Le petit bonhomme reçut le nom de Dieudonné. Il ne lui restait plus qu'à croître en âge et en grâce. Ce qu'il fit.

◆◆◆

Le premier mot qu'il balbutia sous les leçons de sœur Ludivine fut le nom de Jésus, le second celui de la France. Ce n'est qu'ensuite qu'il apprit à dire : “Ma mère” à la charitable fille.

◆◆◆

Le temps passa. Dieudonné, — Dodo dans l'intimité, — atteignait sa seizième année. Il était grand, fort et doux : “un lionceau sous la laine d'un agneau”, disait le Père, faisant allusion à sa chevelure crépue ; du reste, donnant toute satisfaction aux religieuses et au vieux missionnaire dont il s'était constitué le bras droit et le catéchiste zélé. Répétiteur en même temps à l'école maintenant florissante des sœurs, il trouvait encore des loisirs pour bêcher le jardin, soigner la basse-cour, se rendre utile en mille manières.

—“Tu te fatigues trop, mon garçon, remarquait sœur Ludivine.

—Que dites-vous, mère ! C'est à peine si je paie l'intérêt de ma dette,” répondait doucement Dodo.

La mission, elle aussi, avait grandi. Il faudrait bientôt remplacer le hangar au toit de chaumée par un hôpital sérieux. Ensuite ce serait le tour de l'école, et l'on appellerait de Paris deux autres sœurs dont les services devenaient indispensables. Puis on embellirait la chapelle ; puis... ah ! les jolis projets que le diable jaloux écoutait, se promettant bien de les réduire à néant. Il l'essaya. L'instrument était tout trouvé dans la personne du priot du village, adonné à la magie noire et qui détestait les chrétiens.

Celui-ci, rencontrant un jour Dieudonné, laissa échapper de vagues menaces que le jeune homme se hâta de rapporter au Père.

—“Ne dis rien à tes mères, mon petit, il est inutile de les effrayer,

# PAGE DES ENFANTS

## Réponses à Jeux d'Esprit

### GEOGRAPHIE

Principales villes, quelques-unes seulement, du Nouveau-Brunswick, d'Ontario et de Québec.

QUEBEC : — Québec, Montréal, Trois-Rivières, St-Hyacinthe, Joliette, Hull et Sherbrooke.

ONTARIO : — Ottawa, Toronto, Hamilton, London, Kingston.

NOUVEAU-BRUNSWICK : — Fredericton, St-Jean, Chatham, Moncton, Portland.

### PROVERBES

Chatte échaudée craint l'eau froide: tout ce qui approche de ce qui nous a causé du mal, nous effraie et nous rend circonspects.

2. A trompeur, trompeur et demi. On doit jouer au plus fin avec celui qui nous trompe.

3. Qui n'entend qu'une cloche, n'entend qu'un son: Avant de se prononcer, il est bon d'étudier les deux côtés.

4. A bon entendeur, salut: Que celui qui se sente visé dans une réflexion qu'on lui fait en fasse son profit.

Ont bien répondu aux deux questions:

Yvon L., Froid Printemps, Lucienne Deschamps, Québec; Andrée, Alexis St-Onge et Orphée, Montréal.

ECOLE GARNEAU, OTTAWA. — Cécile Dubé, Rosario Barrette, Armand Laverdure, Abdon Côté, Amanda St-Georges, Maria Mathieu, Marie-Jeanne Scantland, Dona Landreville, Philippe Bélanger, Juliette Pelletier, Alfred Moreau, Laurenza Lajoie, Dora Joinette, Athanase Juneau, Wilfrid Foisy, Eric Roy, Laurenza Delorme, Alice Dumais, Emile Désilets, Christophe Charron, Yvonne Landreville, Edouard Fadlkner, Arthur St-Georges, Ubalde Séguin, Charles Peachy, Léon Mackay.

## Jeux d'Esprit

### CHARADE

Mets excellents dans mon "premier",  
Sont bien accueillis sur ma table;  
Buveur joyeux, j'ai de ma table  
Dès longtemps, banni mon "dernier"  
Au dessert, toujours mon "entier",  
Chargé de fleurs, orne ma table.

### HISTOIRE DU CANADA

Où est né d'Iberville, quel était  
son père, ses principaux exploits?  
Où est-il mort et de quelle maladie?

### AUX ÉLÈVES DE L'ACADEMIE SAINTE-MARIE

Mes félicitations très sincères aux élèves de l'Académie Sainte-Marie, qui ont répondu au questionnaire du dernier numéro. Malheureusement, ces demoiselles étant arrivées un peu tard, j'ai dû remettre à la prochaine fois la publication de leurs réponses.

Je compte sur elles dorénavant pour être des plus fidèles et des plus assidues à la Page des Enfants, encouragées en cela par leur charmante directrice, qui connaît si bien elle-même le prix de l'instruction et le moyen de la faire apprécier.

Ont répondu aux questions du dernier numéro, mais trop tard pour être publiées:

ACADEMIE STE-MARIE: — Albertine Chevalier, Alida Lalonde, Georgette Marien, Antoine Gauvreau, Léa Archambault, Albertine Villemure, Augustine Paré, Colombia Robitaille, Alice Baril, Ritha Lamontagne, Herminie Poulin, Lucienne Cartier, Eugénie Adducchio, Zita Descary, Laura Julien, Blanche Boisvert, Aline Policain, Anna Trudeau, Berthe Vogin, Ronillia Boivin.

répondit le religieux, mais veillons. Je connais le sorcier; il est capable d'un mauvais coup; et depuis longtemps je le soupçonne de desseins criminels contre la mission".

Dodo épia l'ennemi.

\*\*\*

Un soir, il le vit rôder avec des allures suspectes; puis, la nuit venue, le sorcier s'enfonça dans la forêt. Alors, déployant l'adresse particulière à sa race, Dodo se glissa sur ses pas durant un quart d'heure environ, sans que le froissement d'une feuille décelât sa présence. Bientôt le griot s'arrêtait devant une sorte de hutte cachée au fond d'un fourré; il jeta un regard, défiant aux alentours et pénétra dans le réduit. Comme il finissait d'en reboucher l'ouverture, le jeune homme arrivait sans bruit, il avisait une lézarde sillonnant les parois de la hutte et y collait l'œil.

Un feu allumé au juste milieu de la case l'éclairait toute, mettant en relief le moindre détail de l'odieuse scène qui s'y passait. Trois hommes, accroupis à terre, s'étaient levés dès l'entrée du sorcier et, silencieux, lui avaient montré une croix, faite de deux morceaux de bois brut. Celui-ci la saisit, l'apostropha avec rage dans une langue étrange, et, la brisant à coups de hache, il en poussa les débris dans le foyer. Puis les quatre complices, mains enlacées, dansèrent une ronde épileptique autour de la flamme, en chantant des paroles magiques sur une mélodie bizarre. C'était sinistre. Mais la croix était consumée, le feu s'éteignait; les quatre démons avaient l'écume aux lèvres. Ils foulèrent de leurs pieds nus et éparpillèrent les cendres brûlantes; et enfin, tendant leurs bras vers un coin de la hutte, ils proférèrent avec d'affreux blasphèmes un vœu par lequel ils s'engageaient à détruire les chrétiens et leur établissement.

Le regard terrifié de l'enfant se porta du côté que fixaient les conjurés. Il y découvrit une idole grossière dont le hideux rictus semblait s'animer sous les reflets d'une torche brûlant devant elle.

Tout à coup la voix du griot s'éleva.

"—A quand l'expédition ?

(A suivre)

FEUILLETON

## Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

PREMIERE PARTIE

IV

(Suite)

—Que non ! y ne craint rien—Ah ! c'est long, vrai de vrai !

La mère Orvanne achevait à peine sa phrase quand la porte de la chaumière fut poussée vivement, et Jacques parut enfin, un peu essoufflé par sa marche rapide.

—Je vais être grondé pour mon retard, dit-il, s'essayant devant l'âtre où brûlait un grand feu de branches de pommiers. Je suis allé loin, très loin... si loin, que la fatigue me coupe l'appétit et me donne envie de dormir.

—T'es pas malade ? s'écrièrent en même temps les deux vieux d'une voix anxieuse.

—Non, une simple fatigue, je le répète ; fatigue à laquelle se joint de l'agacement : la baronne Heurtel désire que j'aille, au plus tôt, passer quelques jours à Paris.

Souçonneuse, la paysanne regarda son fils.

—En voilà une idée ! Tu arrives seulement de là-bas, et on veut que tu y retournes ! Pourquoi ?

Le jeune médecin eût un geste évasif.

—Dès lors que la baronne Heurtel demande une chose, il n'y a pas à poser de "Pourquoi ?" Je partirai après-demain.

—Après-demain ! ! Elle te paye ton voyage, au moins ?

Une subite rougeur monta au front de Jacques :

—Deux billets de cent francs sont glissés dans la lettre.

—Où logeras-tu ?

—Chez le docteur Roscob. Allons, je vais me coucher. Bonsoir, et ne vous tourmentez pas ; l'absence se-

ra si courte !...

Une heure plus tard, dans la chaumière, comme dans l'étable, l'obscurité était complète ; mais personne ne dormait, sauf les poules, échelonnées sur leur perchoir, la tête sous l'aile ; sauf la vache, dont on entendait le souffle doux et régulier derrière la cloison en vieilles planches. Jacques s'agitait au fond de son lit bien clos, sans pouvoir vaincre la tristesse et l'appréhension qui lui tenaillaient l'âme. Le père et la mère Orvanne, blottis sous leur couvertures, échangeaient à voix basse des réflexions sur le départ du "petit."

La cloche de l'église sonnait minuit quand ils finirent par s'endormir.

Jacques, lui continuait de s'agiter, et l'aube le trouva les yeux ouverts, en proie à un énervement plus grand encore que la veille, car il s'y joignait la lassitude et l'insomnie.

V

—Comment, Monsieur Jacques, c'est vous ? Oh ! que Mme la baronne sera contente ! Elle ne vous attendait que les premiers jours de la semaine prochaine.

Et le valet de chambre, après avoir enlevé le chapeau, le pardessus du jeune médecin, avec une hâte joyeuse, le fit entrer dans le petit salon, en disant du ton familier d'un vieux serviteur :

—Madame est sortie avec Mademoiselle. Mademoiselle passera l'après-midi chez une de ses amies ; Madame l'a accompagnée simplement, et rentrera dans une demi-heure. Je ne vous laisse pas partir, Monsieur Jacques, Madame me gronderait.

Jacques eut un fin sourire.

—Gronde-t-elle souvent, Damien ?

—Jamais ! seulement, pour "vous", Monsieur Jacques, elle serait dans le cas de commencer. Si vous aviez écrit, vous n'attendriez pas ; ce sera votre punition. Voilà des journaux, des revues.

Resté seul, Jacques poussa un soupir de soulagement. L'entrevue avec Suzan le Helguer étant retar-

dée de quelques heures, peut-être arriverait-il à convaincre sa vieille amie, dans un tête-à-tête bien intime, de l'inutilité de cette entrevue. Comment pourrait-elle insister encore, lorsqu'il lui aurait parlé de son amour grandissant pour le sol natal, de sa passion plus vive pour la solitude, de son antipathie plus accentuée pour le mariage ?... Suivant son habitude, elle lui donnerait, de sa fine main blanche, deux petites tapes sur la joue, en disant : "Allons, montagnard, reprenez bien vite le chemin du pays ; vous êtes un incorrigible !"

D'un pied léger, il reprendrait bien vite "le chemin du pays". Car, oui, il se sentait "incorrigible", incorrigible jusqu'à la mort. Vivre au milieu des microbes, de la poussière, de la fumée, des brouillards, dans des maisons où l'oxygène est mesuré, alors que l'on peut s'enivrer d'air pur, de soleil, d'espace, ne serait-ce pas fou ?—

Et Jacques, dépliant un journal, se mit à fredonner gaiement, en sourdine :

Auvergne, ô ma patrie,  
Berceau de mes beaux jours,  
Terre toujours fleurie,  
Toi seule es mes amours...

—Je suis sûre que c'est Monsieur Jacques !

Sans bruit, la porte du petit salon venait de s'ouvrir et, debout sur le seuil, Suzan le Helguer prononçait cette phrase d'une voix riieuse, interrompant ainsi le chanteur, qui, rouge jusqu'à la racine des cheveux, se leva brusquement et salua avec une gaucherie comique.

Très amusée, la jeune fille regardait ce grand garçon qui restait tout droit, les yeux baissés sans parvenir à trouver un mot de banale politesse ; finalement, prise de pitié devant ce désarroi complet, elle observa de la même voix riieuse :

—Je ne suis pourtant pas intimidante !

Cette fois, Jacques sourit... Non, Suzan le Helguer n'était pas intimidante : elle ne ressemblait en rien à la pensionnaire sérieuse, fière, ou à



la Parisienne enrubannée, qu'il s'attendait à voir, et il y avait autant de surprise que d'émotion dans le trouble où le jetait cette apparition inattendue.

Sous la voilette, enroulée autour d'un chapeau breton au large bord de velours, apparaissait une forêt de cheveux noirs comme l'aile du corbeau, bouclés comme une toison d'agnelet, des yeux bruns pétillants d'intelligence, une petite bouche aux lèvres pourpres qu'entrouvait en ce moment un sourire malicieux. De taille moyenne, Suzan paraissait grande, tant elle était mince et souple dans le très simple costume gris qu'elle portait avec une grâce exquisite. Immobile à l'entrée du salon, soulevant, d'une main, la lourde portière en tapisserie, tenant, de l'autre, une gerbe d'œillets aux teintes chaudes, elle était la vivante image de la jeunesse, de la gaieté.

—Mademoiselle, veuillez m'excuser, dit enfin Jacques d'un ton bas, j'ai été surpris, très surpris : Damien venait de m'annoncer le retour assez prompt de la baronne Heurtel, et...

—Et c'est moi qui arrive. Une déception!... N'est-ce pas que vous êtes Monsieur Jacques?

—Oui, Mademoiselle, Jacques Orvanne, un Auvergnat des plus mal élevés, vous venez de le voir.

Suzan secoua la tête, et se décidant à quitter le seuil du petit salon, elle ôta rapidement son chapeau, et vint s'asseoir au coin du feu en face du jeune homme.

—L'important est que vous soyez "Monsieur Jacques", voilà tout. Moi, je suis la filleule de la baronne Heurtel. Marraine a dû vous parler de sa petite folle de Suzan: Suzan le Helguer?

Jacques réprima un sourire.

—Oui, Mademoiselle. Vous êtes très aimée.

—Pas autant que vous, je crois. Jacques par-ci, Jacques par-là... Jacques, Jacques, et toujours Jacques. Oh! que tout le monde va être heureux! Le docteur Roscob disait

que vous pensiez venir bientôt, mais chose de si bon, de si doux, que Jacques ne vous attendait pas encore. On vous attendait si peu, que vous allez me tenir compagnie sans doute une heure ou deux: — une tristesse, dites? La vie en est pleine!!... —

Marraine devait rentrer, et je devais rester, tandis que c'est moi qui rentre, parce que mon amie était sortie, et c'est marraine qui reste, parce qu'elle a rencontré une vieille relation, avec laquelle elle va évoquer les souvenirs du passé. Si cela n'avait pas été "vous", je saluais et allais prestement dans ma chambre. Mais, avec "vous", c'est très drôle de faire ainsi connaissance. Ce sera une double surprise pour marraine.

Elle avait parlé vite, ses grands yeux francs fixés sur le jeune homme, avec la hardiesse naïve de celles qui ignorent aussi bien les mystères que les bassesses de la vie. Sans doute, elle attendait une réponse, car la réponse ne venant pas, elle se mit à déchiqeter un œillet splendide, jetant, un à un, ses pétales pourpres au milieu des flammes claires du foyer. Tout à coup, elle leva la tête:

—Vous ne parlez pas plus que cela à vos malades?

Une subite rougeur empourpra le front de Jacques:

—Je me conduis en malotru, n'est-ce pas, Mademoiselle? Hélas! la baronne Heurtel vous a fait un portrait peu ressemblant de son fils adoptif; dès la première minute, les défauts vous apparaissent dans toute leur vigoureuse clarté. Je suis un montagnard, non un homme du monde. Ma place est toute marquée. Quant à votre demande concernant mes malades, je ne puis lui faire que cette réponse: Je n'ai pas encore de malades, jusqu'ici mon seul client a été moi-même.

Vivement, Suzan tendit sa petite main au jeune homme.

—Pardonnez-moi, je suis une étourdie. Marraine m'a dit, en effet, que votre surmenage de travail nécessitait un grand repos. Vous sentez-vous mieux?

Il y avait dans sa voix quelque

chose de si bon, de si doux, que Jacques se sentit tout ému.

—Je suis bien, maintenant, très bien. Il me fallait l'air natal, je n'aime pas Paris.

—Vous n'aimez pas Paris?

Les yeux dilatés par l'étonnement, Suzan regardait cet être bizarre qui n'aimait pas Paris; et, d'un accent presque indigné, elle répétait:

—Vous n'aimez pas Paris?... Vous n'aimez pas Paris?...

—Non, je ne l'aime pas.

La jeune fille se leva d'un bond.

—Eh bien, vrai, je ne vous comprends pas. Je n'habite Paris que depuis peu, mais je l'adore. C'est une ville de contrastes, et qu'y a-t-il de plus original, de plus intéressant que les contrastes? Des quartiers vieux, pauvres, sans air; des avenues merveilleuses, bordées de palais modernes, qu'inonde la lumière du jour ou la lumière électrique. Des églises Moyen-âge étonnamment sombres et nues; d'autres, vrais salons, pleins de dorures et de clartés. Un calme de mystère; des roulements de voitures, des grondements d'automobiles, des enchevêtrements de gens affairés, d'omnibus, de chevaux. Des boutiques à quatre sous; des magasins de féerie. Des guignols dans une baraque sommaire; des théâtres où la beauté des décors détourne l'attention des merveilles de la scène. Avec cela, des concerts, des musées, des bibliothèques... C'est idéal! Vive Paris!!!

Les yeux brillants, les joues empourprées, elle avait prononcé cette tirade tout d'une haleine, si captivante dans sa jeunesse qui chantait en elle la joie de vivre, que Jacques la regardait, l'écoutait, charmé, malgré lui, par cet enthousiasme d'âme toute fraîche.

—Vous avez fini? demanda-t-il comme à regret, voyant qu'elle demeurerait maintenant silencieuse, déchiqetant sans pitié une nouvelle fleur de son bouquet.

Un rire malicieux courut sur les lèvres de Suzan:

—J'ai fini, et vous êtes vaincu, sans doute? Voyons, à quoi pensez-vous? Je m'assieds pour vous écou-

ter et me calmer un peu. Si marraine arrivait, elle me ferait un sermon, — oh! très doux, sur l'emballement.

—Eh bien, je pense que Paris vous réserve des mécomptes.

—A moi? Jamais!

—Je pense que sa vie enfiévrée ne convient pas à une nature nerveuse comme la vôtre.

—Les nerfs ont besoin de mouvement, de distraction...

—Je pense...

Sans façon, elle se boucha les oreilles.

—Je ne veux plus rien entendre. Ces idées et ces paroles de père-grand me gêneraient mon plaisir, un plaisir tout neuf. Quand il sera un peu usé, nous verrons... Donc, merci, docteur, cette consultation me suffit.

Jacques, cette fois, se mit franchement à rire:

—Convenez, Mademoiselle, que je n'ai pas de chance avec ma première cliente?

Elle le regarda, stupéfaite de cet accès de gaieté chez un homme si grave; puis, une lueur amusée traversa ses prunelles sombres.

—Vous n'aurez de chance avec personne: Vos pilules sont trop mauvaises, on aime mieux garder son mal. Tenez, puisque nous ne pouvons pas nous entendre, prenez une revue, un livre, n'importe quoi. J'ai pitié de vous! Pendant que vous lirez, j'arrangerai le feu. Encore une chose qui me ravit, sans doute parce qu'au couvent je ne pouvais me livrer à ce plaisir.

Elle s'installa sur un tabouret et se mit à construire un édifice savant de bois et de charbon.

—Je crois que ce ne sera pas fort solide, observa Jacques.

—Comment! Vous ne lisez pas?... Si, ce sera solide, et c'est d'une beauté! Voyez, à droite, on dirait un portique romain: les colonnes s'élèvent avec une hardiesse étonnante; on aperçoit, loin, sous la voûte, un coin de montagne ravissant. L'effet de perspective est très heureux. Au milieu, je crois que ce-

la représente un sphinx, qu'en pensez-vous?

—Oui... Un sphinx... On ne comprend pas...

Elle eut un geste impatient.

—Ce ne serait pas un sphinx, si on comprenait. Oh! comme l'embrasement de ce morceau de bois le fait ressortir! Quelle tête énigmatique!! A gauche, ce sont des rochers; il vient de se produire une crevasse. Les...

Suzan ne put achever. La crevasse amenait la catastrophe prévue par Jacques, bois et charbon s'éroulaient avec fracas.

—Adieu le portique, le sphinx et les rochers! dit le jeune médecin. Je n'ose offrir mes services... Pourtant...

Affairée, très rouge, Suzan, la pelle d'une main, les pincettes de l'autre, cherchait à réparer les dégâts le plus vite possible, sans parvenir, malgré tous ses efforts, à soulever une énorme bûche. Dépitée, elle se tourna à demi vers Jacques.

—Je vous abandonne ce gros morceau-là. Mais laissez-moi les autres, et ne prenez pas cet air, cet accent de triomphe. Les flammes ont détruit les merveilles; à présent, ce

sont des ruines, c'est Pompéi!... Le malheur est qu'on n'a pas le temps d'admirer.

—Ni la possibilité. De vraies ruines fumantes!

(A suivre.)

## Assurance de la femme au profit de ses enfants

Dès le début de la vie conjugale, lorsque la présence d'un enfant vient ajouter aux joies du foyer, les soucis de la maternité, de graves questions préoccupent la jeune femme: Ces petits êtres auxquels elle donne le jour, pourra-t-elle les guider toujours? Qu'arriverait-il si la mort venant à la frapper en pleine jeunesse, laissait les petits à la merci de soins étrangers. Pourraient-ils recevoir l'éducation conforme à leur rang social, et plus tard l'instruction en rapport avec leurs visées d'avenir?

Il est une solution facile à ce problème, et qui enlèvera aux jeunes mères une grande part de leurs appréhensions. Qu'elles profitent des premières années de mariage, du moment où le superflu se rencontre plus facilement à la maison, pour mettre de côté l'excédent de leur budget, et prendre une assurance de dotation réversible sur la tête de leurs enfants. Si elles viennent à disparaître, les orphelins recevront quand même l'instruction qui leur ouvrira toutes les carrières, et si elles survivent, elles pourront toucher le montant de leur assurance juste au moment où ce capital sera utile à l'établissement de leurs enfants.

Que faut-il pour cela? Ne pas attendre. Commencer, avec la nouvelle vie, la pratique de l'épargne. Les petits ruisseaux font les grandes rivières, les petites économies formeront, sans grands sacrifices, le montant de la prime annuelle.

Pour tous renseignements s'adresser

**La Sauvegarde** Compagnie  
d'Assurance  
VIE CANADIENNE FRANÇAISE  
26 RUE ST-JACQUES



Vous ne connaissez pas la subtile délicatesse du café, si vous n'avez pas essayé une tasse de

## CAFÉ DE MADAME HUOT

ce délicieux breuvage qui vous fortifie et vous stimule. IL EST ABSOLUMENT PUR. . . . .

En vente par tous les bons épiciers, en canistres: 1 lb. à 40c; 2 lbs. à 75c. En gros chez

# E. D. MARCEAU

281 & 285 rue St-Paul

MONTREAL